

Débat après les interventions de l'après midi

Véronique DELILLE, Magali MOISY

Notes

Cécile ALZENA (psychologie de la musique) : *Ma question s'adresse à Jacques Pain. On a abordé les questions de conflits aujourd'hui, de conflits à l'école, de conflits entre les pays, au sein des entreprises mais pas du tout des conflits au sein des relations parents / enfants. Est-ce un sujet tabou ? Ou bien, ayant tendance à considérer que ces conflits se règlent par le recours à une violence « légère », telle que claques ou fessées, on néglige ce type de conflits ? Nous savons à l'heure actuelle que les conflits parents/enfants passent par des passages à l'acte, telles que « fessées », « tapes. ». Or la directive européenne vient d'éditer (à l'étude ou votée ?) une loi à ce sujet, et il existe des associations qui se battent contre ça, notamment une association comme « ni claque, ni fessée ». Pensez-vous que ce genre de conflits peut trouver d'autres solutions ? Et pourquoi cette question n'a-t-elle pas été abordée aujourd'hui ?*

Jacques Pain : Les sujets abordés dépendaient des travaux et problématiques proposés par les intervenants. C'est juste pour cette raison que ce sujet n'a pas été traité. Néanmoins il est important. Vous pouvez lire la revue des éditions Matrice qui en parle, la *Revue Internationale d'Éducation Familiale*, dirigée par Paul Durning et Michel Corbillon.

Bruno Robbes : À ce sujet, il existe un ouvrage du pédopsychiatre Marcchelli : *L'enfant chef de Famille*, tout à fait représentatif de la problématique « psychofamiliale » d'aujourd'hui.

Michel Kreutzer : *J'ai une question pour Françoise et une question pour Olivier. D'abord pour Françoise, d'après toi, dans la relation ou l'échange de la conversation, est-ce la situation qui définit le type de relations, ou bien plutôt le statut des individus ?*

Françoise Gadet : Pour ma part, je ferais entrer le statut des individus dans la définition de la situation.

Michel Kreutzer : *Maintenant, ma question pour Olivier. Coopération et conflit sont, d'après toi, deux éléments d'un même processus et cependant dans ta présentation, le conflit semble premier, la coopération venant en second ?*

Olivier Favereau : En effet, tu as raison. J'ai présenté l'économie dans les principes de l'économie individualiste. Et dans ce courant dominant, l'individu est vu seulement comme calculateur ayant des intérêts propres qui s'opposent à ceux de l'autre : tant qu'on reste dans les « théorie standard et théorie standard étendue », le conflit d'intérêts est naturel. En revanche, si on adopte, sous l'influence de la psychologie sociale, une vision économique plus large de l'individu, qui ne serait plus seulement calculateur mais aussi, par exemple, chef de famille, alors là, le conflit n'est plus forcément premier. L'individualité sociale mise en avant, l'individu peut s'effacer devant le collectif, et la coopération venir sur le devant de la scène avant le conflit. Dans les courants hétérodoxes, c'est-à-dire perméables, nourris d'autres disciplines, c'est plus ouvert.

Jean Mouchon : Dans la psychologie sociale expérimentale, la question de l'identité sociale n'est pas une condition suffisante pour qu'il y ait conflit : il faut qu'il y ait menace pour générer du conflit, et le type de menace apporte des variantes au conflit. Cette condition essentielle et nécessaire n'est pas apparue aujourd'hui. Je me demande pour ma part si l'on peut créer une théorie générale des conflits en se passant de niveaux d'analyse. Il y aurait, selon moi, un niveau interindividuel au sein duquel il pourrait y avoir conflit (par exemple, quand une dominante sociale existe, il peut y avoir des tensions (le ça et le moi en psychologie), l'individu peut aussi être le jouet de ses émotions, etc.). Il y aurait également un niveau d'analyse qui serait celui de l'intergroupe, et enfin, un niveau où le conflit jouerait sur les différences de culture ou de valeurs, qui serait le niveau interculturel.

Jacques Pain : Il y a des ponts nets dans nos discours. Il y a un fond commun goffmanien, de l'ethnométhodologie, de la psychologie sociale. Je prends pour exemple le fait que l'individualisme méthodologique soit conçu comme un modèle de société qui n'émerge qu'à un moment donné. Mais, à partir de ces diverses approches, on voit bien que de façon transdisciplinaire, on peut travailler. Tout le monde étant d'accord pour renvoyer l'individu au contexte.

Thierry Meyer : Le dialogue semble en effet possible même si, selon les disciplines, nous ne partons pas du même fond.

François Auget : Je pense que ce qui a changé, c'est la compréhension du discours remis dans un contexte, et cela dans toutes les disciplines évoquées ici. Il y a donc eu découverte d'autres facteurs dans les schémas de la communication. De plus, après les années soixante, on a travaillé non plus sur des expérimentations mais sur des situations réelles, et cela a été rendu possible par la présence du magnéto, cela nous a permis de savoir des choses. Et aujourd'hui, il y a les effets de la vidéo. On peut relier un discours à des gestes, des coups d'œil, etc. À partir de là, on peut dire que les modèles antérieurs de compréhension ont été remis en cause.

Olivier Favereau à Jean Mouchon : *Que se passe-t-il en Ukraine en ce moment ? Il me semble que l'on a là un exemple in vivo. Je suis frappé, en tant que simple spectateur, par les niveaux d'interventions des médias. Il semble y avoir une visibilité du siège même du gouvernement et du parlement, mais aussi une visibilité de ce même organe directif mis en scène devant la foule (allocution au balcon du parlement), et enfin, les commentaires sur la réception de ce genre d'allocution avec l'image du journaliste sur fond de place publique avec la foule. Est-ce que tu pourrais me donner quelques compléments à ce sujet ?*

Olivier Favereau à Françoise Gadet : *J'aimerais qu'elle précise la question du malentendu. Vous avez dit que le malentendu est source de conflits. Mais pour ma part, au contraire, le malentendu peut être source d'apaisement du conflit. Notamment le « Je vous ai compris » de De Gaulle. On est là face à un malentendu délibéré, à une manipulation. Le sous-entendu est « je vais vous rouler », mais il n'en fut pas moins, à court terme, source d'apaisement. Plus qu'un malentendu c'était une manipulation certes, mais géniale. Un autre exemple : le commentaire de Jean-Marie Djibaou au moment des*

accords de Matignon sur la Nouvelle-Calédonie : « Oui c'est un bon accord parce qu'il permet toutes les arrière-pensées ». Ces deux exemples soulignent l'effet d'apaisement des conflits que le malentendu peut avoir.

Jean Mouchon : Donc les médias et l'Ukraine, c'est une illustration de la coopération, et c'est aussi la question de ce qu'on rend visible. Ce que tu m'as donné, vis-à-vis de l'Ukraine, c'est le point de vue d'un Parisien qui regarde la télévision française. La situation des médias en Ukraine a connu plusieurs phases : il n'y avait auparavant qu'une seule chaîne d'opposition, puis le gouvernement a connu une phase répressive. La chaîne d'opposition a alors pris appui sur la visibilité sur les chaînes occidentales pour réapparaître, et non seulement cette visibilité à plus large échelle a permis à cette chaîne de réapparaître, mais elle a aussi été source de démissions en cascades dans les chaînes du secteur public ukrainien. Le fait de donner à voir, à travers les médias, permet de rééquilibrer les forces s'il y a présence d'un médiateur, cela permet d'ouvrir. Quant à la présentation stéréotypée à laquelle tu faisais allusion tout à l'heure (l'officiel au balcon, le journaliste avec la foule sur la place, public en arrière plan, etc.), elle permet néanmoins de confronter les points de vue. On est là face à du symbolique, du rituel. J'ai par ailleurs cherché la signification de la tenue orange : c'est la tenue des jeunes femmes qui voulaient dire « non » à un prétendant. Cette présentation peut donc, à l'œil occidental, nous paraître désuète mais il est important de s'interroger sur comment on voit ce que les médias nous donnent à voir : quelle est la portée de ce que l'on voit ? En Ukraine aujourd'hui on voit le rôle fondamental qu'ont pris les médias pour la démocratie. Ce qui me frappe, moi, c'est la fermeté douce de ces gens : la visibilité donne confiance, d'où, semble-t-il, ces comportements « raisonnables ».

Françoise Gadet : Sur le malentendu. L'ensemble des disciplines de l'interprétation pourrait se transformer en science des malentendus. J'aimerais citer ici Culioli disant que « La compréhension n'est jamais qu'un cas particulier du malentendu ». Dans beaucoup de phrases connues, célèbres, — et c'est le cas des deux exemples donnés — il y a manipulation, et non des malentendus. Il serait intéressant aujourd'hui que des recherches aboutissent à une typologie des malentendus, mais cela ne peut se faire qu'à la condition qu'on soit capable de les saisir tous. Or, le propre du malentendu est que, le plus souvent, on ne réalise qu'il y a malentendu qu'un moment où on le dissipe. C'est par exemple le cas que j'ai eu à lire. Il s'agit d'une jeune fille qui a été arrêtée et qui parle avec une auxiliaire de justice. Elle lui raconte des tas de choses et il est manifestement clair qu'elle n'a pas compris à qui elle s'adresse. Quand on lit le texte on a une impression d'étrangeté mais on identifie difficilement à quoi cela tient — on ne dispose ici que de la retranscription de l'entretien, il manque des indices de contextualisation qu'une vidéo aurait pu fournir. Ce n'est qu'à la fin de l'entretien qu'on se rend compte qu'on est là face à un malentendu total parce qu'il y a ici une mauvaise construction des acteurs : la jeune femme est en train de raconter à l'auxiliaire de justice comment elle va s'y prendre pour « rouler » le juge ! Nous passons donc nos vies à fonctionner sur des malentendus qu'on n'identifie que si la situation s'envenime. L'exemple le plus courant est celui de nos brèves conversations téléphoniques, où chacun est persuadé d'avoir compris l'autre alors que chacun a entendu ce qu'il voulait entendre : on se croit donc d'accord alors que ce n'est pas du tout cela.

Mouna Benamor-Jeddi : Je souhaiterais rebondir sur l'intervention de l'économiste Olivier Favereau. L'individu *in vivo* n'est-il pas tout le temps dans le contexte de la théorie non standard et devant donc tout le temps fonctionner avec toutes ces données ? J'ai vu / entendu un reportage au sujet d'un Malien, qui illustre ce que je dis. Ce monsieur travaille à la NASA et doit résoudre des conflits. Or il a une culture multiple. Il explique que pour travailler, quand c'est le résultat qui est primordial, il réfléchit en anglais ; quand c'est la dimension humaine qui doit primer, il réfléchit en malien ; quand ce n'est pas le résultat mais le raisonnement qui est premier, il réfléchit en français.

Olivier Favereau : Votre intervention m'amène à aborder deux points. Le premier point est que c'est bien la réalité qu'on cherche à appréhender dans une théorie, même si l'on passe pour cela par une modélisation et, pour répondre à votre intervention, oui, l'homme non-standard est celui qui

correspond le plus à celui que l'on rencontre dans la réalité. Et pour l'appréhender, je dois donc travailler avec d'autres disciplines comme la psychologie, le droit, etc. Or, les économistes puristes demanderont : « Pour faire de l'économie, est-ce qu'on a besoin d'aller chercher dans d'autres disciplines ? ». Si l'on fait cela, l'économie risque de tomber dans l'écueil de la carte à l'échelle 1, de n'être plus qu'une simple description de la réalité et donc de ne plus rien expliquer d'un point de vue théorique. D'où le choix d'une limitation du champ d'étude à celui de l'individu vu seulement comme un être calculateur. C'est une position de méthode. Du côté non standard, ce que je répondrais à l'économiste standard, c'est que, pour nombre de problèmes économiques aujourd'hui, on ne peut plus se contenter d'être seulement économiste, il faut s'ouvrir à la transdisciplinarité. Il s'agit toujours de faire de l'économie mais cela nécessite de déplacer les frontières de la discipline. Le second point que je voulais aborder c'est au sujet du conflit, dont on a parlé aujourd'hui. Ce serait une sorte de réponse à une question non posée car en regardant mon schéma, il semble se dégager que « le conflit, c'est bien », car plus il y a de possibilité de conflits, plus il y a de possibilités de coopération. Cependant, cette relation ne vaut qu'à l'intérieur d'une théorie, d'une grille d'analyse identifiée. À l'évidence, dans la réalité, le conflit ne semble pas si bénéfique. Dans la vie, je dirais : moins il y a de conflits et mieux c'est. Pour s'appliquer à la réalité en son entier, les systèmes d'analyse théorique doivent donc être plus complexes.

Intervention de la salle destinée à Françoise Gadet : *En rapport avec ce qui a été dit sur les malentendus et avec Culioli, on attribue cette boutade à Malraux : « l'étonnant ce n'est pas que les gens ne s'entendent pas mais plutôt comment ils s'entendent ». C'est prendre le contre-pied d'une conception naïve antérieure présupposant que nous pouvons nous entendre. À côté de ça, on dit aussi souvent : « les grands esprits se rencontrent ». Quelles peuvent en être là aussi les raisons et, donc, il y a peut-être un juste milieu ? Il semble également qu'il y ait plusieurs types de communication, c'est ce qui apparaît dans les nouvelles connaissances que nous avons du langage animal. Mais en termes de linguistique, de communication, qu'est-ce qui a aujourd'hui fondamentalement changé ? Y a-t-il des changements réels ? D'un point de vue théorique, sur les théories de la communication en général, dans ce qui nous a été présenté aujourd'hui, où dans la recherche actuellement, qu'y a-t-il de nouveau ?*

Françoise Gadet : Tout d'abord, il existe une frontière fondamentale entre l'utilisation d'un code et la mise en œuvre d'un langage. Pour le linguiste, lorsqu'on parle de *langage* informatique, de *langage* des plantes ou des animaux, ce n'est que de façon métaphorique. Ensuite, je dirais qu'aujourd'hui, la nouveauté en sciences du langage repose sur le calcul, l'inférence dans les situations d'échange. La communication paraît donc aujourd'hui mettre en œuvre quelque chose de beaucoup plus complexe que ce à quoi on la résumait avant : l'échange d'un message entre un locuteur et un récepteur.

Michel Kreutzer : Au sujet de la communication animale, il y a environ dix ans que cela a changé. On s'aperçoit aujourd'hui que dans la communication animale, il s'agit souvent de manipuler l'autre pour y trouver avantage, et si l'autre aussi y trouve avantage, c'est encore mieux puisque cela stabilise la relation. Ce constat n'a pu être formulé avant, parce que, selon l'époque, il peut être tout à fait inaudible.

Françoise Gadet : Ou parce qu'il est aussi fonction de l'accumulation de la connaissance.

Jean Mouchon : La « communication », c'est un fourre-tout complet. Ce n'est pas très glorieux comme discipline. Ce qui est un plus, ce qui est positif aujourd'hui, c'est le dialogue qui est en cours. C'est-à-dire le rapport entre situation et code, entre les économistes de système et ce qui se vit à l'intérieur. On constate aujourd'hui que Françoise Gadet, Olivier Favereau, et moi-même Jean Mouchon, avons des convictions, et qu'on peut se les dire, que l'on travaille sur des modèles, sur la communication sociale et la communication politique. Maintenant, on peut s'interroger et se demander s'il y a des communications interactives ? Il faut formaliser au maximum. Et puis confronter nos

propos avec la réalité. Dans les schèmes issus de Shannon, il y a un point de départ et un point d'arrivée. Or ce modèle est critiquable. Les modèles sont des plus, mais à ce jour, je m'en méfie. On a du retard en France, par rapport à ce qui se passe dans le contexte anglo-saxon. Ils travaillent depuis longtemps sur la rétroaction, c'est-à-dire comment cela se passe dans la réception du message, puis comment il est envoyé. Enfin, quelle est la place de la réalité par rapport à notre modèle d'analyse. On ne peut pas faire l'économie de la question de la réalité dans nos systèmes descriptifs.

Philippe Bernier : Au sujet de la théorie générale des conflits, on peut lire des auteurs comme Jullien, Freud, Je constate que la dimension corporelle et les affects n'ont pas été abordés aujourd'hui. Or l'approche corporelle de la situation a déjà été travaillée par Jacques Pain, il y a quelques années. Avant l'échange des mots, il y a les gestes et les échanges visuels notamment.

Jacques Pain : En effet, il existe des agressions indirectes, non verbales, dans les conflits. Il y a une place du corporel, il y a une place pour les gestes. Je vous renvoie à Bateson, Goffmann. Il y a aussi une coopération par le corps, bien avant qu'on ne parle.

Léda Mansour (sciences du langage) à Jean Mouchon : Vous avez parlé tout à l'heure de médiateurs. Ceux-ci sont-ils des acteurs encore crédibles ? Ils semblent que les médias diffusent l'information en fonction des attentes supposées du récepteur qui, d'une manière réciproque, sélectionne indirectement ce qui est à rendre visible. Un réel médiateur ne devrait-il pas, quant à lui, dépasser les horizons d'attentes du récepteur ?

Jean Mouchon : Pour leur défense, les journalistes répondent qu'ils travaillent dans l'urgence, et ils ont aussi leurs propres représentations. Mais, avec les médiateurs, ce qui apparaît, c'est un journaliste détaché de sa rédaction. Donc, il subit la méfiance de ses collègues puisqu'un jour il va revenir avec eux, en tant que journaliste. Mais les attentes réelles des spectateurs doivent être données au journaliste quand il travaille pour avoir des représentations réelles par le biais de la médiation, ce qui sera une émission interactive. La représentation ne doit pas être plus éloignée de la réalité aujourd'hui, elle doit suivre les évolutions du public. C'est pareil pour faire cours.